

Demain

Zoom : Matthieu Lucci

Originaire de La Ciotat, âgé de 19 ans, Matthieu Lucci a été repéré à la sortie de son lycée par Marie Cantet, la directrice de casting du film *L'Atelier* qui passera demain. Laurent Cantet, le réalisateur, lui a donné le rôle d'Antoine, un adolescent en réinsertion. Ce premier rôle a fait naître en lui l'envie de continuer le cinéma, il a donc, après l'obtention de son bac ES, décidé de monter sur Paris et a trouvé un agent, afin d'essayer de poursuivre dans cette voie.

Sarah.



Programme du 24/11

	Salle des Cordeliers	Salle Arcé
09h30	<i>Petit paysan</i> Claude Le Pape	
14h15		<i>L'atelier</i> Laurent Cantet
18h00	<i>Le semeur</i> Marine Francen	<i>La fête est finie</i> Marie Gaël
21h00	<i>La villa</i> Gérard Meylan	<i>120 battements par minute</i> Robin Campillo

ŒILLETON
Un nouveau regard

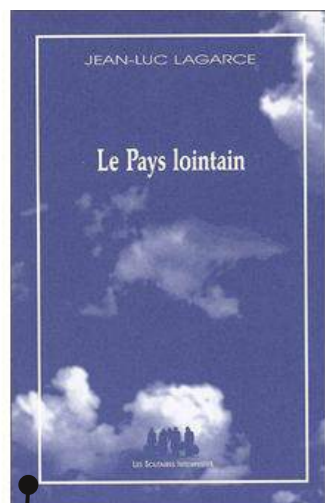
Mur d'Inspiration

Aujourd'hui

Les 3 Clés

Les glaneurs et la glaneuse Agnès Varda

« Glaner ». La définition qu'en donne le Larousse est la suivante : « 1. Recueillir les épis de blé restés sur le champ après le passage des moissonneurs. 2. Récupérer de la nourriture à la fin des marchés ou dans les poubelles des supermarchés. 3. Ramasser çà et là des bribes pour en tirer parti. » En se fondant sur cette définition, la célèbre réalisatrice Agnès Varda, qui vient de recevoir l'Oscar d'honneur pour l'ensemble de ses films, part en voyage dans la France entière, munie de sa petite caméra à la recherche de tous ces glaneurs de notre temps, et nous présente dans ce magnifique documentaire ces êtres vivant de nos restes, réussissant avec talent à dégager la beauté de cette apparente laideur.



Je vais bien, ne t'en fais pas (2000) Olivier Adam

Écrit par Olivier Adam en 2000, le roman *Je vais bien, ne t'en fais pas* retrace la douloureuse histoire de Claire, une jeune femme perdue depuis qu'elle est sans nouvelle de son grand frère disparu sans laisser de trace. L'héroïne de ce drame familial évolue à travers la disparition et l'absence, mais aussi avec les secrets de famille qui vont se dénouer petit à petit...

Le Pays lointain (1995) Jean-Luc Lagarce

Le Pays lointain est une pièce de théâtre écrite par Jean-Luc Lagarce en 1995 dont l'écho avec sa propre destinée est troublant. « J'ai près de quarante ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai », dit le protagoniste Louis au début de la pièce, alors que le dramaturge est mort à l'âge de 38 ans. *Le Pays lointain* reprend le thème du fils qui retourne dans sa famille juste avant de mourir. Une œuvre originale, bouleversante et universelle sur l'appréhension de la vie et de la mort.

1 - jeudi 23 novembre 2017

Elsa Lunghini

Elsa Lunghini sort l'incontournable *T'en Va Pas* en 1986, chanson qui raconte le point de vue d'un enfant sur le divorce de ses parents, sa détresse et son sentiment d'abandon. Ce tube fait également partie de la bande originale du film *La femme de ta vie* de Régis Wargnier sorti en 1986.

La famille Bélier (2014) Eric Lartigot

La famille Bélier est une comédie française sortie en 2014 et réalisée par Eric Lartigot. Paula, une jeune fille de seize ans, est la seule interprète de sa famille, dont les parents et le petit frère sont sourds. Mais Paula a une passion qui bouleversera toute sa vie : chanter... L'actrice et chanteuse Louane Emera y interprète *Je vole* de Michel Sardou qui illustre la problématique du film : le départ du cocon familial.

1 DES PATATES-COEURS

« Les glaneurs ne sont pas des gens formatés, et j'ai mis en lumière ces patates en forme de cœur, trop grosses ou trop petites, car elles ne sont pas formatées. [...] Ce qui m'intéressait, c'est de suivre ces patates considérées comme monstrueuses, exactement comme tous les gens qui ne sont pas dans la norme, qui ne sont pas formatés », raconte Agnès Varda lors d'un entretien. De nouveau, cette grande réalisatrice nous touche par son attention portée à ces personnes que la société volontairement laisse sur le bas-côté, vérité habilement mise en lumière par cette image des patates en forme de cœurs humains. Le cœur est d'ailleurs symbole de vie et d'amour, tout ce que nos touchants glaneurs ont à nous offrir. Un mot d'ordre s'impose donc : mangeons des patates-cœurs, intégrons nos glaneurs !



Glaneuses de Chambaudoine (1857) Pierre Hédouin

2 DES MAINS GLANEUSES

Mais au-delà des glaneurs de restes, le documentaire nous en montre une autre, présente à chaque instant et pourtant plus discrète : Agnès Varda elle-même, la « glaneuse » évoquée dans le titre. D'ailleurs, le titre anglais de ce « road-documentary », comme la réalisatrice se plaît à le nommer, est *The Gleaners and I*. (Le doute n'est pas permis : notre réalisatrice est bien une glaneuse.) Éprouvant le « désir de filmer ce qu'elle voit d'elle » : [s]es mains qui vieillissent et [s]es cheveux qui blanchissent », elle met régulièrement en scène ces vieilles mains créatrices, fureteuses, s'amusant à piquer des éléments du paysage, démontrant par là son travail fait de recherche et de récupération. Les créateurs en somme sont aussi des glaneurs, à l'écart et se servant des restes jetés aux ordures pour en tirer de la beauté.

3 UN TABLEAU GRAPILLE

Le tableau de Pierre Hédouin réalisé en 1857, *Glaneuses de Chambaudoine*, était tombé dans l'oubli depuis son exposition au Salon de 1857 à Paris, laissé pour compte dans les sous-sols des musées depuis 1930. Mais Agnès Varda, toujours à l'affût du meilleur « reste », en découvrant une reproduction du tableau en noir et blanc dans un vieux catalogue, décide de l'intégrer à son documentaire. La conservatrice du musée d'Orsay, Brigitte Laureçon, accepte de ressortir le tableau et, heureux hasard de tournage, lors du transport de la toile, celle-ci se met à flotter au vent, et l'orage du tableau apparaît alors de manière grandiose, pour le plus grand plaisir de notre réalisatrice. Le documentaire fut un grand succès et, à la suite de sa diffusion, beaucoup de visiteurs cherchèrent à voir le tableau de leurs propres yeux, ce qui força le musée à l'exposer de manière permanente depuis 2001. Cette histoire met plus que jamais en lumière l'idée d'Agnès Varda, l'idée que l'art réside dans les restes bafoués.

Valentine.

jeudi 23 novembre 2017 - 6

Suite à un coup de cœur pour le roman *Plonger* de Christophe Ono-Dit-Biot, Mélanie Laurent réalise son quatrième long-métrage, qui fait suite à *Les Adoptés* (2010), *Respire* (2014) et *Demain* (2015).

Paz et César s'aiment passionnément. Lui, ancien journaliste de guerre pris en otage en Irak, et elle, jeune artiste photographe passionnée, forment un couple que tout oppose. Mais leur passion dévorante va rapidement se consumer dans la routine de la vie de couple, jusqu'à l'annonce de la grossesse de Paz, qui va intensifier le sentiment de vide et d'angoisse qui la ronge. Maria Valverde interprète une artiste à fleur de peau qui perd brutalement pied et cherche désespérément l'inspiration qui la fuit. Quant à Gilles Lellouche, il incarne un César qui essaie de retenir l'être aimé lorsque celle-ci tente de se libérer. A plusieurs reprises, Paz exprime le besoin de partir pour s'extraire de la tourmente qui ronge son couple, mais il la retient toujours. Pour tenter de s'évader, elle adopte alors un requin, animal qui la fascine, mais qu'elle ne connaît pas. La bande-son acquiert une importance particulière: le sonar du requin, les cris de l'enfant, les pleurs des amants viennent rythmer la vie de ce couple tout comme les silences de certaines séquences qui viennent découper le film brutalement comme autant de chapitres de leur vie. Chaque transition se fait par une immersion sous l'eau où le silence et les résonances sourdes règnent.

Le film se construit également autour de la culture d'un certain mystère. En effet, si la première scène ne livre aucun détail sur les personnages et leur rencontre, les non-dits persistent, et une certaine frustration naît de ces situations. N'ayant pas accès aux désirs

profonds des personnages, le spectateur est amené, dans chaque scène, à se questionner sur ce qui se passe réellement, ce qui peut créer une sorte d'imperméabilité. Cela se traduit notamment par un montage très rythmé, qui invite à chercher dans les détails des clefs de compréhension afin de mieux cerner ces personnages insaisissables. Véritablement intrigant, le film pousse aussi à se questionner sur sa propre vie, les limites que l'on s'impose ainsi que sa propre liberté. La dernière scène du film, des plus énigmatiques, laisse une fin ouverte à toutes les possibilités, plongeant à son tour le spectateur dans une grande perplexité, celle qui anime finalement chaque personnage dans l'enquête de sa vie, et plus largement celle de comprendre le mystère de chacun.

Avec *Plonger*, Mélanie Laurent réalise un film aussi original que déroutant. Le spectateur est plongé au cœur de l'intimité des deux personnages, les autres protagonistes sont présents, mais on ne les voit pas. Seuls Paz et César crèvent l'écran et forment à eux deux un huis clos bouleversant. Le spectateur peut néanmoins rester sur sa fin, submergé par le large champ des possibles qui s'ouvre à lui. Quant à Paz, on peut supposer qu'elle atteint la plénitude tant recherchée, comme elle le stipule au début de sa grossesse : « Je me sens vide alors que je suis pleine ».

Sarah et Alice.

A vous, familles nombreuses, recomposées ou monoparentales !

Si la forme de la famille est variable, l'attachement que chacun de nous lui porte reste important. Aujourd'hui, elle repose sur différents types d'union que peuvent être le mariage, le PACS ou encore l'union libre entre une femme et un homme, deux femmes ou deux hommes. Les valeurs transmises par l'éducation des enfants faites au sein de la famille sont essentielles car c'est ce qui leur permettra de vivre une enfance heureuse et de trouver leur place dans notre société.

La famille peut être un cocon chaleureux où chaque individu se sent bien et aimé. Mais parfois, il peut s'avérer être destructeur ou inexistant, ce qui crée un sentiment d'insécurité chez l'enfant et les autres membres de la famille.

C'est à travers notre famille que nous nous construisons, elle occupe une place importante dans notre vie et ce, quoi que nous en pensions. C'est pourquoi elle représente une source intemporelle d'inspiration dans tous les arts. Les liens qui nous unissent à nos pairs sont plus forts dans certaines familles. Pour certains, elle est un pilier, ils ont un réel besoin d'être près des leurs, alors que d'autres sont en constante opposition et sont en rupture totale avec leur famille.

A chacun sa famille, à chacun son opinion.

Selon l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, une famille est l'union plus ou moins durable et socialement approuvée d'un homme, d'une femme et de leurs enfants. Néanmoins, la famille est en constante évolution et elle est étroitement liée aux changements de notre

société. L'émancipation des femmes et leur insertion dans le monde du travail sont une partie des facteurs d'évolution de la famille.

Le bonheur qu'elle nous apporte ou l'angoisse qu'elle nous fait éprouver font de la famille un thème récurrent dans les arts car elle est le ciment de notre vie.

Au cours de ce festival, de nombreux films sont proposés sur cette thématique. Des secrets de familles aux retrouvailles, du divorce vécu par l'enfant aux non-dits, la représentation de la famille au cinéma reste divertissante, enrichissante et plurielle.

Claire et Sarah.

Le Chiffre du Numéro

17

C'est le nombre d'avant-premières proposées lors de l'édition 2017 du festival des Œillades. Diffusée avant le début de son exploitation commerciale, une avant-première est souvent l'occasion d'avoir des réactions fraîches sur le film. Il s'agit aussi d'un privilège pour les spectateurs, qui peuvent alors profiter du film avant sa diffusion nationale. Ces diffusions sont aussi l'occasion de rencontres avec les réalisateurs ou acteurs qui se déplacent régulièrement afin d'échanger avec le public.

Thomas.

Hier

Un jour avec... Philippe Van Leeuw



Philippe Van Leeuw est un réalisateur et scénariste belge qui défend un cinéma social et politique. Son dernier film, *Une famille syrienne*, est sorti le 6 septembre 2017. La dimension purement fictionnelle de son œuvre ne limite pas son désir de réveiller les consciences et de révéler au monde sa dure vérité. Il a notamment réalisé *Le Jour où Dieu est parti en voyage* où il dénonce les atrocités du génocide rwandais.

J'ai trouvé que la puissance des situations, l'épure des dialogues, renforçaient l'intensité des scènes. Comment avez-vous écrit ? Quelle était votre idée de départ ? Qu'est-ce que vous aviez envie de dénoncer ?

Pour les dialogues épurés, j'essaie toujours de rendre les choses plutôt par l'image, par la situation et par l'action, plus que par le dialogue. C'est une chose à laquelle je tiens, je trouve que ça, c'est du cinéma. Quant au film et au sujet, j'étais tout de suite complètement happé par la situation qui se développait en Syrie. Elle m'a choquée. Dans une situation similaire, j'avais passé pas mal de temps à Beyrouth avant que la guerre ne démarre. Je travaillais pour d'autres réalisateurs, j'ai fait deux films là-bas en tant que chef opérateur et donc je me suis rapproché de ces gens, et ils m'ont raconté ce que la guerre du Liban avait pu être. J'étais imprimé par la terreur, par des snipers qui se trouvaient sur le toit des immeubles, à tirer dans la foule qui manifestait et par des arrestations massives. Nous avons été nombreux à avoir complètement tourné le dos à cette situation. On était en Libye, en train de venir à bout de Kadhafi avec tous les moyens possibles et imaginables et ça n'a pas été le cas pour la Syrie. Je pense que si on était intervenu de suite en Syrie, cette situation n'aurait pas pourri comme elle l'est maintenant. C'est un vrai désastre. J'avais envie de pouvoir intervenir, donner mon sentiment par rapport à ça. L'évidence pour moi était de mettre en scène une famille, une femme, ses enfants et puis les voisins qui sont

recueillis, le grand-père qu'on a fait venir là aussi. Mon principe était de pouvoir retranscrire la guerre par les yeux de cette famille, d'être dans leur point de vue. J'ai voulu tourner ce film en 24 heures.

Où avez-vous tourné le film ?

On a tourné à Beyrouth, en mai 2016 puisque c'est une ville qui m'est familière, j'ai des amitiés là-bas. C'est un vrai régal de travailler là-bas, le tournage en lui-même est terrifiant mais on était tous très heureux d'être là. Les choses se sont merveilleusement bien passées.

Est-ce que vous avez travaillé avec des acteurs professionnels ?

Oui, évidemment Hiam Abbass est une actrice connue qui joue le rôle d'Oum Yazan. Elle a notamment joué dans *Les citronniers* d'Eran Riklis. Vous la verrez aussi dimanche, aux Oeillades, dans *Corps étranger*, de la réalisatrice tunisienne Raja Amari, qui est formidable. Ensuite, Diamand Bou Abboud, qui joue le rôle d'Halima, est une jeune actrice libanaise, qui a un talent incroyable, une énergie pleine d'audace. Toutes les deux se sont reconnues dans ces rôles et je suis fier d'avoir pu travailler avec elles. Ensuite, on a le personnage de Delhani, incarné par Juliette Navis qui est la domestique de la famille. Puis, on a le grand-père, incarné par Mohsen Abbas, qui est un vrai Syrien, comédien de théâtre. Il était bouleversant. Tous les jeunes sont des Syriens, tous réfugiés à Beyrouth.

Le film commence comme il finit : le regard du grand-père vers l'extérieur. Quelle est la signification de ce regard ?

C'est le témoin d'un monde qui s'effondre, il se sent responsable de ce qu'il voit sous ses yeux. Il se dit : comment est-ce qu'on en est arrivé là ? Et je pense que le spectateur se pose aussi cette question.

Pourquoi n'avez-vous pas choisi de parler de politique et de religion ?

J'ai évité tous les particularismes, je ne voulais pas de musique orientaliste, je ne voulais pas qu'ils soient pauvres ou riches non plus. Je voulais plutôt des gens ordinaires, à qui on peut s'identifier, avec qui on peut se sentir en relation. J'ai situé une famille que je définis comme libérale de principe et qui a peut-être

des repères religieux, mais qui n'en fait pas une règle de vie absolue. Je n'ai pas situé la politique non plus. Je ne voulais pas m'aliéner une partie du public. Mon cœur est plutôt du côté des laissés-pour-compte et non pas du régime. Le film ira peut-être en Syrie, qui sait, il ira peut-être aussi aux Nations Unies. Grâce à ce film, il peut y avoir des éclats de conscience.

Aylin et Claire.

Coup de Cœur *Djam* de Tony Gatlif

Djam, le personnage éponyme de ce film, est une jeune femme excentrique, explosive, mais surtout souriante, aimant à tout instant danser, chanter, jouer de la musique, vibrer. Une pièce du bateau de son « oncle » doit être remplacée et c'est alors le départ de notre héroïne pour la Turquie. Ce voyage que nous suivons est magnifiquement rythmé par de la musique et des chants que tous les habitants connaissent bien et reproduisent de bon cœur à ses côtés. « Je viens d'un pays où l'on sait aimer », scande l'une de ces belles chansons. Et en effet, nous ressentons un grand amour de la musique, musique qui rassemble et qui rapproche. La véritable patrie des exilés. « Je chante mon exil », disait notamment la mère de Djam. L'exil, étroitement lié à la musique donc, est un des autres thèmes qui bercent le film, mêlé également à la présence, amenée très subtilement et pourtant poignante, de la crise économique que connaissent la Grèce et la Turquie. Comment ne pas être féroce touché par cette réalité, dure et froide, quand les personnages qui s'y meuvent ne sont qu'amour, douceur, espoir et joie de vivre ? *Djam* est un magnifique film dans lequel nous pouvons aisément nous laisser porter sans pour autant nous éloigner des réalités. Nous y valsons entre les chants du passé et les malheurs du présent. Merci à Tony Gatlif de nous avoir fait découvrir un si beau film.

Mention Honorable *Luna* d'Elsa Diringer

La route sinueuse de l'adolescence est parfois entrecoupée de chemins escarpés... Le film *Luna* résume à merveille cette période de la vie où l'on se cherche. Nous avons décidé de décerner la mention honorable à cette comédie dramatique poignante réalisée par Elsa Diringer. Ce tout premier film de la réalisatrice, mêlant à la fois des acteurs novices et un cadre régional, est une prise de risque qui mérite d'être saluée. Laëtitia Clément, à la fois intense, naïve et spontanée dans le rôle du personnage principal, rayonne dans ce premier rôle. Et comment ne pas être bouleversé par le scénario ? *Luna*, jeune fille à la dérive et aux mauvaises fréquentations, assiste, un soir où l'alcool coule à flot, à l'agression sexuelle d'un jeune homme par son groupe d'amis. A travers cette vision de l'horreur, Elsa Diringer soulève un point crucial : celui de l'effet de groupe, auquel chacun d'entre nous a pu, déjà, être directement ou indirectement confronté. Il est facile de perdre pied, d'être entraîné dans ce tourbillon oppressant, sans réaliser l'impact que peuvent avoir nos actes. Et ce qui est fait ne pourra jamais s'effacer : il faut apprendre à vivre avec et lutter contre ces démons qui nous hantent. Ce film est une magnifique leçon de vie à l'issue de laquelle *Luna* ressort mûrie, et nous aussi.

Mathilde, Alice et Valentine.